

Le jardin de Chandigarh.



Ce jour là, au pied de la main-colombe, il n'y avait personne.
L'emblème, dressé verticalement, semblait nous faire signe de nous arrêter.
Comme s'il signalait la fin d'un système.
Au delà, la ville cessait d'étaler sa grille orthogonale.
Ici, l'oeuvre du Corbusier s'arrêtait net.

Cette main ouverte, aux doigts artificiellement écartés pour mimer l'oiseau de paix, semblait avoir été reléguée aux marges de la ville. Depuis la grande esplanade en béton, elle se détachait de la cime des arbres, et au loin de celle des montagnes. Pas l'ombre d'un bâtiment ne dépassait de cet horizon. Pas d'âme non plus pour admirer ce qui était devenu le symbole de Chandigarh.

L'Inde surpeuplée, nous avait familiarisé avec la densité.
Celle des villes, des véhicules et des humains.
Chandigarh, à l'inverse, respirait.

Sur les traces du Corbusier, nous contemplions l'oeuvre du maître.

Guidée par le vent, la main ouverte montrait du pouce la haute cour, palais de justice monumental, remarquable par la trichromie de ses trois gigantesques pylones. De l'autre côté du vaste territoire de béton, l'assemblée du Pendjab et ses excroissances zénithales. Juste derrière, le long bâtiment du secrétariat et sa façade à l'austère complexité. Entre les deux, incliné à 45° par rapport à la composition urbaine, la tour des ombres : une ode savante aux brise-soleil. Cet ensemble avait été baptisé d'un curieux nom d'emprunt romain : le Capitole.

Ainsi pouvait-on rendre compte succinctement du panorama du secteur 1, tête administrative urbaine de Chandigarh, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO mais presque vide de touriste ce jour là. Peut-être le mauvais jour, la mauvaise heure, les contrôles de sécurité à l'entrée sur fond de tension indo-pakistanaise ? Fallait-il y voir au contraire un désamour pour l'oeuvre du Corbusier ou pour l'esthétique nue du béton ?

Érigée sous l'impulsion de Nehru, Chandigarh est le fruit de l'histoire tumultueuse de la partition des Indes. L'ancienne colonie britannique est un territoire avec une grande diversité de cultures et de religions. Au moment de son indépendance, elle est scindée entre le Pakistan, à majorité musulmane, et l'Inde, à dominante Hindou. Le Pendjab, région riche, arrosé des rivières qui descendent de l'Himalaya, est alors coupé en deux. Lahore, capitale historique devient pakistanaise, la partie indienne doit s'en choisir une. Ce sera une ville nouvelle.

Un duo d'architecte américain est d'abord retenu pour établir les premiers plans. L'un d'eux décède dans un tragique accident d'avion, son associé renonce à poursuivre cette aventure seul. Le Corbusier est alors sollicité. Il reprendra ce travail amorcé pour en faire son chef d'oeuvre.

Chandigarh est une savante composition rationnelle marquée par les grands principes qui ont fait la renommée de l'architecte qui fait de cette ville nouvelle son laboratoire urbain. Sa composition est quadrillée en secteurs. Chacun d'eux est organisé de façon à ce que tous les équipements de proximité soient à portée de marche. La fameuse hiérarchie à 7 voies irrigue la ville de ses larges artères, schéma efficace qui rend la circulation extrêmement fluide.

A l'échelle humaine les espaces sont généreux et arborés. Exception faite des bâtiments du capitole, aucun édifice ne dépasse originellement de la cime des arbres. Une ville verte et spacieuse donc, contrastant singulièrement avec les autres mégalofoles indiennes jusqu'alors visitées.

Chandigarh marquait la fin de notre périple. Quelques jours à Delhi nous séparaient de notre vol retour. Faire l'impasse sur cette étape aurait relevé du gâchis pour un architecte. Une forme d'obligation professionnel imposait le devoir de rendre compte de l'oeuvre de «*Corbu*» sur le sous-continent à mes amis confrères restés sur le vieux. Cette entorse fut agréablement négociée dans la comptabilité temporelle de notre voyage de noce. Ma désormais femme, n'avait pas d'appétence particulière pour l'architecture si ce n'est pas l'entremise passionnée de son désormais mari.

Ce qui pousse un jeune couple à choisir l'Inde comme destination de miel n'est évidemment pas d'ordre architectural. Ce pays avait, par le prisme de la culture occidentale, une saveur particulière : les maharajas ou Bollywood pour les images d'Épinal ; l'imaginaire de la vague new-ages des années 70 surtout ; celle d'un pays complexe empreint d'une spiritualité profonde, parfumé d'épices et bercé de douces lumières chaudes. Ce portrait naïf et fantasmé avait conduit nos deux cerveaux réunis à choisir ce pays par des chemins cognitifs qui nous échappent. Sac sur le dos, nous allions faire l'expérience de «l'incredible India», slogan martelé sur les panneaux publicitaires aéroportuaires pour touristes occidentaux en mal d'aventure intérieure.

Notre voyage allait nous apprendre qu'il n'y avait rien de mensonger dans cette accroche marketing. Aucun autre voyage ne nous a marqué autant que l'Inde. Elle vous heurte autant qu'elle vous émerveille. Elle vous saisit par ses contrastes, sa beauté, sa profondeur, sa démesure, ses inégalités, son énergie, sa densité...

Nous n'avons pu qu'effleurer de notre perception biaisée de touristes son âme complexe. Elle a bousculé nos repères occidentaux pendant les deux mois où nous l'avons traversé. Sans l'intensité des semaines qui avaient précédé notre arrivée à Chandigarh, ce regard n'aurait pas été le même. Le voyage allait se terminer et la ville du Corbusier ne ressemblait pas à l'Inde que nous avons parcouru jusqu'à maintenant.

Le regard de l'architecte vous dirait qu'il est ici question d'espace.

La notion d'espace vital est, en Inde, singulièrement différente de l'équivalent européen. Les corps humains s'approchent et se touchent. Il n'est pas rare que l'on vous prenne la main lorsqu'on vous parle, que l'on s'agglutine au moindre événement un peu inhabituel, que l'on vienne parler aux touristes sans distance, que l'on vous serre d'un peu trop près dans les transports en commun.

Aux touristes inhabitués, cette promiscuité s'avère vite envahissante. Exacerbé par la densité ou le bruit, elle procure un sentiment proche de la claustrophobie ; l'envie de respirer, de prendre l'air, d'être en silence. Il n'existe pas de bulle symbolique à l'intérieur de laquelle il serait inconvenant de pénétrer. Les indiens se servent de la proximité des corps pour communiquer. Quand nous préférons les beaux mots des films européens, Bollywood a consacré la danse comme façon d'exprimer ce que les paroles ne peuvent pas dire. Ce que l'on prendrait, à tort, pour de l'impolitesse caractérise un trait social indien.

A Chandigarh, cette particularité est comme inexistante.

La générosité des espaces du Corbusier est-elle à l'origine d'une singularité des rapports sociaux ?

Est-ce au contraire un biais purement statistique, à densité moindre, les corps ayant une plus faible probabilité d'entrer en contact ?

Ou l'hypothèse de la voiture ?

Le nombre de véhicule par habitant étant le plus important du pays, la fluidité du transport individuel se serait-elle faite au détriment des rapports humains ?

Pour cette raison, la ville nous parut spontanément agréable. Sûrement, parce que l'on s'y sentais moins oppressés par la densité. Les larges espaces publics offraient suffisamment d'espaces pour ne pas se marcher sur les pieds. Loin des grandes artères, le calme était omniprésent. L'absence d'embouteillage et du bruit permanent des klaxons participait de cette impression. Nous avons arpenté les longues distances profitant des multiples espaces verts émaillant la ville, jusqu'à cette visite du Capitole.



La main-colombe, de son pouce, désignait toujours le bâtiment de la haute cour, le dernier édifice du complexe qu'il nous restait à visiter. Nous traversâmes la dalle de béton dans sa direction, quelques policiers surveillaient le vide de ce vaste territoire gris.

Les lignes claires de la façade du palais étaient surplombées d'une toiture ouverte aux voûtes abaissées. Une rampe montait aux étages en pente douce. Le grand porche trichromique impressionnait par son contraste entre monumentalité et couleurs primaires.

Surveillée, on ne pouvait y entrer. Une fois traversé dans sa largeur, l'édifice débouchait sur l'envers du décor. Un grand parking anarchique parsemé de quelques arbres s'étalait de ce côté-ci. Une vaste zone qui tranchait avec la rigueur et le vide qui présidait sur l'esplanade.

La visite semblait s'achever ici.

Brutalement.

Sans y prendre garde, nous avons franchi la barrière de sécurité qui allait nous empêcher de rebrousser chemin.

Entre les voitures, à l'ombre d'un arbre nous ressortions notre guide de voyage. Depuis notre arrivée, nous arpentions Chandigarh sur les pas de «*Corbu*». Nous avons fait l'impasse sur les rares autres centres d'intérêt de la ville. Le bouquin touristique évoquait un parc non loin du capitole. Achever cette journée au frais se présentait comme une perspective désirable sous cette chaleur écrasante.

Des parcs, nous en avons déjà visité de nombreux à Chandigarh. Partout de grands espaces, esplanades et jardins émaillaient le territoire urbain de leur étendue généreuse. La ville offrait la possibilité d'être traversée de jardins en jardins. Une grande continuité verte se frayait un chemin à cloche pied entre les différents secteurs du plan orthogonal. Ce parc, nous le pensions, devait faire partie des ambitions d'abondance végétale du Corbusier.

Quelques mètres plus tard, nous longions une épaisse paroi de béton oscillante. Le coffrage semblait avoir été réalisé avec des barils juxtaposés. On en devinait les nervures.

La présence même de cette clôture, au delà de son aspect, avait de quoi étonner. Le Chandigarh du Corbusier abondait d'espaces ouverts. Les marques physiques de propriété foncière lui étaient globalement étrangères - à l'exception notable des résidences des hauts fonctionnaires à proximité du Capitole. Il fallait que ce qui était abrité fut précieux pour qu'on le préservât ainsi. Nous marchâmes plusieurs mètres avant d'apercevoir une brèche dans cette forteresse. Une porte dérobée, massive et discrète, pourvue du même motif que la clôture, laissait un maigre passage dans la paroi. S'il n'y avait pas eu un attroupement de quelques personnes juste devant, nous aurions pu ne pas oser entrer, tant elle se signalait timidement. Nous arrivions du mauvais côté. Un peu plus loin près de la route, un rocher et une inscription annonçait pourtant :

« Rock Garden - a fantasy created by Nek Chand dedicated to the spirit of creativity by the people of india. »

Pendant les quelques minutes de marche qui nous avaient conduits jusqu'à cette porte, le livre de voyage nous avait renseigné davantage sur ce qui se cachait au delà de ces murs. L'histoire semblait amusante : un artiste autodidacte avait réalisé ce parc en utilisant des déchets de la construction de Chandigarh pour en réaliser une oeuvre singulière et atypique.

Le dispositif invitait à la curiosité.

Nous allions nous laisser happer.

Passé la porte, un autre monde allait s'ouvrir à nous.



Le récit de la création de ce parc semble si extraordinaire qu'on en vient à douter qu'elle n'ait pas été quelque peu romancée pour faire de Nek Chand un héros national. Derrière le portrait emphatique du créateur du Rock Garden, c'est toute l'histoire du personnage qui est fascinante, se mêlant avec celle de la création de Chandigarh.

La partition de l'Inde fut pour Nek Chand une souffrance.
Son petit village natal se trouve côté pakistanais de la nouvelle frontière.
Hindou, il est contraint, lui et sa famille, de fuir.
Il n'est pas le seul, environ 10 millions de personnes subiront ce déracinement forcé.
Entre 200 milliers et 1 million, les estimations sont cyniquement floues, mourront pendant les massacres qui accompagnèrent ce mouvement massif de population musulman et hindou.

On imagine le contexte psychologique dans lequel devait être plongé Nek Chand lorsque qu'après ses errements, il s'installa à Chandigarh pour participer à la création de cette ville nouvelle. Inspecteur des routes, il contribua à la réalisation du maillage orthogonale souhaitée par le Corbusier. C'est en parallèle de cette vie à angle droit, qu'il s'appropriä un délaissé urbain à proximité du futur Capitole. En toute discrétion, sans que personne ne sache quoi que se soit de son projet, il débuta la construction du Rock Garden. Aidée de sa seule bicyclette, il collecta sa matière première sur les déchets de construction de Chandigarh. Béton, faïence, gravas, petit à petit, il amassa une quantité impressionnante de matériaux pour réaliser son oeuvre tout en assumant en même temps les contraintes de son travail.

Il faudra une quinzaine d'année avant que son oeuvre ne soit découverte. Les autorités d'abord embarrassées, suivirent l'enthousiasme général de la population, admirative de l'accomplissement de l'artiste. Il sera alors soutenu et déchargé de ses fonctions pour se consacrer le restant de sa vie à poursuivre la création de son jardin extraordinaire.



Le Rock Garden se lit comme une architecture.
Il ne peut pas s'apprécier d'un seul tenant.
Il se déploie suivant un parcours unique, continu et sinueux.
Bout à bout, plusieurs salles à ciel ouvert se succèdent.

La végétation est présente mais s'oublie rapidement.
Elle s'invite dans les anfractuosités des bossages.
La masse domine, l'horizon est absent.
Les décors s'ouvrent en entonnoir vers le ciel.

Les passages sont étonnants.
Une porte trop basse, une gorge qui serpente.
Chaque mètre vous invite à la curiosité.
Un «*scroll*» spatial addictif qui pousse à avancer sans cesse

Les premiers espaces traversés ressemblent à une collection d'art brut.
Des figures sculptées sont répétées sur les pentes douces qui longent le chemin de visite. Des personnages fantasmagoriques ou symboliques côtoient des animaux ou des représentations humaines.

Un peu plus loin, une reconstitution miniature du village natal de Nek Chand.
Quelques maisons à flanc de colline dans un décor rocailleux parsemé d'un assemblage hétéroclite de morceaux de faïence et d'autres déchets.

A mesure que l'on pénètre dans cet univers, le jardin gagne en gigantisme et en complexité. Les parcours s'entremêlent, se superposent. Les parois s'élèvent plus haut encore.

Puis, au détour d'un chemin, l'on débouche sur une grande vallée miniature.
L'eau y jaillit de toutes parts sous forme de cascades et de fontaines. Enclavé, l'endroit est dense, impressionnant. Des reconstitutions architecturales indiennes surplombe la chute débouchant sur un bosquet fac-similé. On s'y prend en photo. On admire le travail remarquable de son créateur.

Fasciné, je n'ai été pris d'aucune compulsion photographique.
Ces quelques images sont les seules.
Qu'importe, ce jardin ne se perçoit pas de l'autre côté de l'objectif.
Sa complexité spatiale ne se saisit qu'avec la pleine présence de tous ses sens.

J'étais encore hébété de penser que cet univers fascinant avait pu prendre corps en toute discrétion à quelques encablures des plus emblématiques bâtiments du Corbusier. Le Rock Garden était l'anti-thèse de Chandigarh. Un îlot de résistance défiant l'organisation rectiligne de la ville.

Nek Chand avait voulu recréer ce qui lui manquait de son Inde. Un monde peuplé d'esprits, une ode à la créativité, sans retenue, ni jugement. Beaucoup de choses y étaient maladroites, kitsches parfois, par le prisme de mon regard calibré d'architecte occidental. Rien ne semblait réfléchi ou calculé. Il était impossible de déceler une quelconque logique dans cette grande aventure édifiante

Il en ressortait pourtant une énergie débordante, saisissante et terriblement vivante ; de l'ordre de la spontanéité enfantine. On aurait voulu s'y perdre à jamais dans une partie de cache-cache géante. Y découvrir des recoins cachés et explorer la moindre parcelle de cet univers génial.

Cet îlot de désordre dans cette étalage d'ordre nous a paru comme un pied de nez à «*Corbu*». Inspecteur des routes de Chandigarh pendant quarante ans, Nek Chand avait-il si peu foi en la ville qu'il contribuait à bâtir pour qu'il sente l'impérieuse nécessité de construire sa propre cité idéale ?

Cet incroyable dédale souple s'achevait sur une grande place.
Un vaste oasis de liberté, ludique et généreux, qui tranchait avec les
méandres du parc.
Tout à Rock-Garden était miniature, sauf ici.
Il y avait de grands espaces et de grandes balançoires.

Elles s'élançaient au dessus du vide.
Le grand portique courbe s'animait à chaque allers et venues des touristes
amusés.
La lumière était belle.

Nous avons fait de la balançoire.
La sensation était étonnante, nous l'avions oublié.
S'était une question d'échelle.
Elles étaient à la taille d'un adulte.

J'y suis allé de toutes mes forces.
Lancé au dessus des marches qui y menaient, une petite poussée d'adréna-
line m'a saisi. Des impressions que je n'aurais pas imaginer retrouver reve-
naient dans ma mémoire corporelle. La liberté m'a étreint subitement alors
que j'étais au plus haut.

Nek Chand nous avait perdu dans son monde pour mieux nous ouvrir les
yeux sur celui-ci. Il avait exprimé spatialement ce que certains viennent
peut-être trouver en Inde.

Beaucoup viennent s'y chercher.
Peut-être fallait-il sciemment s'y perdre ?
Se projeter éperdument vers cette liberté offerte et attendre qu'elle vous
surprenne au passage.



Le soir tombait.

Le parc fermait.

Nous avions faim.

Nous sommes retournés sur la place principale du secteur 17.

Le restaurant avait de larges baies vitrées qui donnaient sur l'extérieur.

La grande esplanade piétonne était presque vide à cette heure.

Ni triporteur, ni klaxonne, ni marchand de rue.

Les façades se répétaient à l'infini.

Il m'a subitement semblé qu'il manquait quelque chose de l'Inde

Le Corbusier avait créé Chandigarh en technicien.

Il avait remédié avec pragmatisme aux problématiques structurantes de l'Inde. Tout y était pensé intelligemment.

Avait-il, pour autant saisi son âme ?

Discrète, imprévisible, surprenante, elle jaillissait pourtant secrètement à l'ombre de son chef d'oeuvre.

